(N° 202). 5e ANNEE, N° 20. 1 FRANC. MERCREDI 23 MAI 1934

le ROUGE et le NOIR

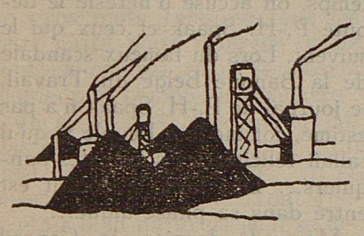
hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique . . . . . 45 frs.
Congo. . . . . 60 frs.
Etranger. . . . 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

Le salaire du mineur...

56 morts à Pâturages



Le lieu porte un nom gracieux et tendre, qui serait comme un don du ciel à une terre privilégiée.

Il s'appelle Pâturages.

Vous pensez ce mot Pâturages, *et voici naître les images : les prés, le bétail, les champs, les arbres et les fleurs, et une terre adorable. Pâturages!*

Et là-dessus, des hommes : des compagnons tout joyeux de ce décor magique, des compagnons et des compagnes heureux de ce soleil et de ce sol, des humains simplement, des humains saisis d'amour et de bonheur, heureux de vivre à Pâturages et d'y voir assemblé tout ce pour quoi l'on vit.

Voilà comme, en d'autres temps, on comprendrait qu'il eût pris fantaisie à quelque esprit sensible de baptiser un lieu du nom de Pâturages...

⁂

Mais, las! nous voici loin de ce tableau gracieux.

Pâturages, vous le savez, ce n'est autre qu'un bout de terre boraine que les hommes ont creusé pour y prendre la houille. Pâturages, c'est aussi loin qu'on peut voir un sol noir et perfide; et, sur ce sol, des terrils et encore des terrils qui attestent du labeur humain. Pâturages, c'est la contrée noire et rude où les routes mènent aux charbonnages, où les houillères se joignent, où les mines s'épuisent, où les hommes désespèrent. Pâturages, c'est un point de ce pays vidé, où le charbon devient rare, où les puits, un à un, se referment, où la population ne parvient plus à vivre et attend du ciel on ne sait quel miracle qui changerait soudain l'industrie morte des charbonnages en une neuve industrie, vivante et florissante.

Voilà ce qu'est Pâturages et cent autres lieux de Belgique voués à la ruine et à la désolation.

⁂

Voilà la triste vérité : l'industrie minière se meurt, on ferme la grille des charbonnages. Et le mineur borain attaché à son sol, ne connaissant d'autres horizons que celui des terrils, n'ayant d'autre destin que celui de fouiller les entrailles de la terre, vivant là où ses parents sont morts, doit à son tour y mourir, près de la mine ou dans la mine. Il n'admet pas, le mineur borain, que ce sol prodigieux d'où sortaient comme par miracle les montagnes de houille, soit appauvri au point qu'il faille l'abandonner. On ne lui avait pas dit cela quand il a construit sa maison à lui, ses quatre murs à lui qu'il croyait fixés là pour toujours. Et aujourd'hui qu'on l'invite à quitter son pays, qu'on lui parle de nouvelles mines quelque part en Campine, il se révolte et ne veut pas partir. C'est humain.

⁂

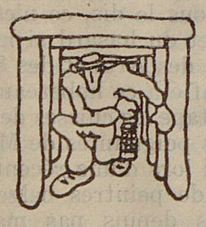
Et voici qu'aujourd'hui sur ce sol de misère le destin frappe à son tour. A la cruauté des hommes se joint la révolte des éléments. Comme si le sort ne frappait pas suffisamment cette humanité à jamais maudite, voilà que la mort s'en mêle. Un drame de la mine, un de ces drames périodiques, survient et nous consterne, ajoutant plus encore au grand malheur de ces populations.

56 morts à Pâturages!

Voilà ce qu'on lit dans les dépêches. Le grisou...

Le dernier charbon se venge. Le grisou fait des siennes. Une fois de plus, la mine se venge de ce qu'on l'ait violée. La mine est en feu. Et ce qu'il en reste on devra l'abandonner.

600 mineurs travaillaient là.



Les uns sont morts, les autres sont jetés sur le pavé.

Dans ce village, il n'est pas une famille qui ne soit endeuillée. Un mineur devient fou et se prend à danser devant les corps meurtris de ses camarades. Une femme tombe, hurle sa détresse et s'évanouit devant le corps de son mari. Une femme se pend désespérément au bras d'un homme, un sauveteur, qui va descendre, le suppliant de ne pas partir. Et tous les autres sont hébétés et silencieux. Les gendarmes arrivent et se placent devant les grilles, de plus en plus de gendarmes à mesure qu'il y a plus de morts...

Les tristes récits emplissent tous les journaux, qui en parleront durant huit jours. Le parlement lève sa séance en signe de deuil. Les délégations succèdent aux délégations. Le roi vient sur les lieux. On a la naïveté de nous dire que tous sont fort émus. Nous le croyons volontiers et on le serait à moins!

Mais après?

(suite en page 4.)

Pierre FONTAINE.

UN MINEUR PARLE!

Quand la mort nous frappe

PAR CONSTANT MALVA

Le mardi 15, vers 7 heures du soir, dans une de ces mines de malheur, qu'on appelle le Fief de Lambrechies, le grisou a tué une quarantaine de nos frères de misère. A cette même heure, trois de mes compagnons et moi-même achevions de manger notre pain à la tête d'un bouveau plantant.

Nous disions des contes pour rire, nous plaisantions sur les difficultés du travail et sur notre sort en général. Et chacun de nous concluait en ces termes : « Au référendum, je vais voter la grève des deux mains et même des deux pieds. »

Nous en avons assez. Ce n'est pas tant une question de salaire qui prime. Cela nous le reléguons à l'arrière-plan. Cinq pour cent de plus ou de moins équivaut toujours à la misère. Ce qu'il nous faut, c'est sortir de la mine où nous peinons comme des bagnards, comme des damnés; ce qu'il nous faut, c'est respirer un peu d'air pur; ce qu'il nous faut, c'est vivre quelque temps comme des hommes, à la lumière bienfaisante du bon vieux soleil. La grève n'est pas pour nous une calamité, mais une délivrance momentanée. Tous les mineurs pensent comme moi. Et ceux qui, parlant en notre nom, disent le contraire, mentent ou ignorent totalement notre existence.

Nos dettes de 1932 ne sont pas encore liquidées, nous allons les grossir davantage ou en créer de nouvelles. Tant pis! Nous voulons vivre! Nous voulons nous évader de l'enfer!

Ce ne sera qu'une fugue, nous le savons. Comme les serfs de jadis, nous sommes toujours attachés à la terre; la misère est plus implacable maîtresse que le seigneur d'antan.

Qu'importe nos chaînes que nous devrons reprendre.

Quelques heures de bonheur compensent plusieurs années de souffrance.

Et puisqu'il n'y a pas d'autres moyens.

Nos frères ensevelis dans la mine ardente pensaient ainsi, parlaient ainsi.

Ils venaient d'avoir mangé leur pain, ils avaient bu une dernière gorgée de café et, prenant une chique, s'étaient dit, avec un soupir d'espérance :

— Courage, le 20 mai viendra, nos vacances approchent. Nous allons pouvoir nous rendre au bois et dans les prés. Encore quatre jours et la délivrance!

Et ils sont remontés dans la taille.

Mais quelques minutes après, la mort, plus cruelle que jamais, anéantissait leurs beaux projets.

Maintenant de ces quarante et un camarades, il ne reste plus que des tas de chairs informes qui grillent; de ces hommes beaux et forts, on ne retrouve que des débris qui inspirent l'horreur.

Pourra-t-on même les retrouver tous? Il est bruit de les emmurer.

Mais après tout, s'ils sont morts, qu'importe l'épaisseur de la couche qui les couvre!

On ne leur rendra pas la vie en les ramenant à la surface.

Les profiteurs de nos sueurs et de notre sang sont accourus de la capitale. Après nous avoir réduits à l'esclavage, ils viennent verser leurs larmes officielles sur les dépouilles de nos malheureux camarades.

Ces gens n'ont même pas la pudeur de se tenir à distance. Ils ne craignent donc pas d'être reçus à coups de pierres et salués par des malédictions.

Aujourd'hui, il n'est question que de nos frères martyrs. Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur les mineurs, chacun vante leurs qualités d'abnégation et de courage devant la mort.

Dans huit jours on n'en parlera plus.

Profiteurs et privilégiés seront retournés à leurs plaisirs. Et tandis que certains messieurs s'occuperont de créer de nouvelles lois de famine, leurs dames organiseront des bals de charité pour venir en aide aux familles éprouvée par la catastrophe.

Seules, les veuves pleureront en silence ceux qui achèveront de se consumer dans les ténèbres, derrière une sinistre muraille, ou de pourrir à quelques pieds sous terre.

Leur mort n'aura même pas été utile à nous, les survivants. Au contraire, elle aura servi d'obstacle à la délivrance passagère à laquelle nous aspirons tant.

Constant MALVA.

L'affaire du Palais Mondial

PAUL OTLET
le clerc qui ne veut pas trahir

Donc c'est à la fin de ce mois que quelques croquants — délégués par un ministre qui a déjà assez renié que pour se prêter aux plus basses besognes — s'en iront au Palais Mondial expulser les collections qu'il abrite et chasser de ce qu'il croyait être son fief, durement acquis par une vie de labeur, l'intellectuel probe qu'est M. Paul Otlet.

Et j'en entends qui s'étonnent et qui cherchent mille raisons à cette expulsion brutale et malhonnête. Quelques-uns qui se croient dans le secret des dieux, m'ont dit : « C'est la faute à Capart!... » Vous savez bien, M. Capart, des musées royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire, à qui on reproche de vouloir loger ses momies et ses pièces d'archéologie dans les locaux du Palais Mondial!

« Remarquez », m'a-t-on fait observer, « que ce monsieur Capart, qui devrait signer A. Capart, accapare notre musée afin de placer les témoignages poussiéreux de civilisations mortes. là où nous exposions graphiques, tableaux et documentation. riches de toute la vie du présent. »

L'explication, pour amusante qu'elle soit, ne me paraît point être la bonne. La raison profonde est ailleurs.

Et, ici, c'est vous que je prends à partie, M. Paul Otlet.

C'est vous, oui, c'est vous, le coupable, c'est vous qui, à l'heure actuelle, devriez battre votre coulpe et vous traîner aux pieds du ministre. Vous êtes le responsable de votre propre châtiment, vous avez voulu que fusse jetée à la rue l'œuvre admirable que vous avez créée à force de labeur désintéressé et patient. Quoi! vous ne comprenez pas? Vous me demandez où est votre faute, où votre crime?

J'aime vous le révéler, M. Paul Otlet, savant par trop naïf : *Vous n'avez pas trahi...*

Vous n'avez pas estimé que l'érudit est quelque chose comme le commis d'un ministre primaire, vous n'avez pas voulu truquer ni tronquer votre science, vous avez cru non seulement en la vérité, mais encore en l'impérieux devoir de dire des vérités, vous n'avez pas voulu que des politiciens de banlieue viennent transformer votre *Mundaneum* en un petit monde à l'image de leurs sales petits espoirs et de leur pauvre petite conscience.

Et je veux vous rappeler, ici, deux de vos crimes dont je fus le témoin.

Il y a déjà de longues années de cela, en une époque où il était conforme et obligatoire d'appeler les Allemands, des « boches », des « Huns » et des « Teutons », quelques intellectuels pauvres — gibier pour potence tricolore — rêvèrent de recréer entre les deux pays, Allemagne-Belgique, des relations culturelles abolies depuis 1914. Ils vous demandèrent de pouvoir disposer d'un local au « Palais Mondial » pour le cercle qu'ils voulaient fonder.

Lors, qu'avez-vous fait?

Au lieu de demander d'urgence l'avis du ministre compétent, ou de M. d'Arsac du *Soir*, ou de M. Neuray de la *Nation Belge*, ou du colonel Bique du 3me lanciers, vous avez regardé la mappemonde. Et après vous être assuré que malgré 1914, malgré l'Yser et les 12 millions de morts de la guerre, l'Allemagne figurait toujours sur la carte et qu'elle y figurerait encore longtemps sans doute, vous avez accordé que quelques jeunes écervelés viennent en votre officiel musée, parler, non pas du sac de Dinant et Louvain, mais de Goethe, de Schiller, d'Ernst Toller et de Walter Dehmel.

Voilà ce qui, en ces heures de bellicisme obligatoire, était un crime. Je sais qu'aujourd'hui des ministres traitent régulièrement et cordialement avec Hitler, je sais que nos industriels fournissent des armes aux « boches »... Mais ça, c'est aujourd'hui.

Vous, votre initiative date d'il y a pas mal d'années.

J'ai assisté, par ailleurs, un jour, dans votre *Palais Mondial*, à un débat où il était question d'objection de conscience. Vous aviez invité une sorte de tambour-major de l'écritoire, mais vous aviez sollicité également un intellectuel pacifiste. Le débat fut chaud, on entendit, en ce local qui appartient à l'Etat, parler des « droits sacrés de la conscience », des « crimes des munitionnaires et des généraux », du « gâtisme dangereux des diplomates » et de bien d'autres billevesées...

Plus, vous êtes intervenu dans le débat, vous avez dit des paroles de sagesse et d'apaisement et — horreur! — vous n'avez pas affirmé que les objecteurs de conscience et ceux qui les défendaient étaient payés par l'Allemagne et au service de Moscou.

Ça, c'est un autre crime.

Aujourd'hui encore, M. Otlet, vous continuez à parler d'internationalisme à l'heure où tous les pays se replient en un nationalisme farouche et imbécile, vous parlez de paix alors que les bénéfices de la prochaine guerre, que les hypothèques prises sur le sang des prochaines victimes, affluent dans les coffres de nos industriels, vous parlez de perspectives permanentes d'avenir alors qu'on en est à l'immédiat et au transitoire.

Vous nous avez donné, au cours de ces dernières années, l'exemple magnifique du clerc qu'on ne corrompt et qui ne consent à trahir, du savant qui, contre la bassesse envahissante, affirme les droits essentiels et inviolables de l'esprit.

Vous êtes excusable d'avoir ignoré qu'en la Belgique de MM. Devèze et Sap, cela est suffisant pour vous rendre suspect et vous chasser dans la rue, comme le dernier des criminels.

En ce pays, il n'y a plus place pour l'honnête homme, M. Paul Otlet.

BUBULUS BUBB.

TRIBUNE LIBRE

Ce soir,
la SEANCE EXTRAORDINAIRE
consacrée à
L'AFFAIRE
DU PALAIS MONDIAL
aura lieu dans le grand auditorium
du
PALAIS MONDIAL
au Cinquantenaire
(à droite en passant sous l'arcade).

Voir programme détaillé en page 6.

Afin de permettre la visite des collections, les portes seront ouvertes dès 19 h. 30.

Les humoristes sont des drôles...

Nos lecteurs connaissent sans doute le groupement d'humoristes « La Mine Souriante ». Ses membres viennent de donner une preuve d'humour qui vaut son pesant d'or.

A l'occasion du prochain Salon des Humoristes, notre collaborateur Léo Campion fut confraternellement invité à exposer. Il accepta de grand cœur et convint de déposer les croquis qu'il destinait à cette manifestation artistique dans un

délai échéant le 17 mai, au soir. A cet effet il fit encadrer une vingtaine d'œuvres et s'apprêtait à les soumettre au Comité de « La Mine Souriante », lorsque le 17 mai après-midi, on lui signifia que son admission était refusée.

Surpris, à juste titre, puisqu'il n'avait rien demandé, mais avait été sollicité, Léo Campion s'enquit du motif du refus.

Ce n'était pas une raison professionnelle qui le motivait, et pour cause, puisque ses dessins n'avaient pas encore été soumis au Comité de « La Mine Souriante », et qu'il aurait été difficile à ce Comité de juger de la valeur d'œuvres qu'il n'avait pas vues.

Ce n'était pas non plus, affirmait « La Mine Souriante », pour une raison politique, ses statuts s'opposant à toute incursion dans ce domaine et ses membres jouissant d'une liberté d'opinion absolue.

Le Comité de « La Mine Souriante » s'était simplement soumis aux menaces de démission d'un certain monsieur Jules-Marie Canneel (frère du dessinateur subversif de « La Trique » Jean Emile).

Monsieur Jules Marie Canneel, respectueux de la liberté d'opinion (en conformité avec les statuts de son groupement), déclarait seulement que si un objecteur de conscience exposait, lui n'exposerait pas, ni sans doute MM. Ochs, Swyncop, et autres bons belges. Aussi, pour éviter des démissions, et parce que le nom de Léo Campion au Salon eût, paraît-il, causé un préjudice commercial, « La Mine Souriante » décida, au dernier moment, de le refuser. Elle eut mieux fait de ne pas le solliciter.

Moralité :

Léo Campion, qui vit uniquement de sa plume et de son crayon, n'a qu'à crever de faim. Ça lui apprendra à être objecteur de conscience. Quelle idée fantaisiste aussi, et bien digne d'un humoriste, que d'avoir une conscience quand on doit gagner sa vie.

Et soient violés les statuts et meure Campion, plutôt que de courir le risque d'un préjudice commercial.

Car l'Art est peut-être une belle chose.

Mais le Commerce en est une autre...

Résultat :

« La Mine Souriante » avait voulu éviter des démissions que la participation de Léo Campion aurait provoquées. Le but est atteint : Se solidarisant avec notre ami, le caricaturiste Max Servais, suivi d'une demi-douzaine de ses confrères, a démissionné de « La Mine Souriante », en déclarant que l'idéologie des exposants n'avait aucun rapport avec leur talent et qu'il agirait exactement de la même façon, s'il s'agissait d'exclure un dessinateur, membre de la Légion Nationale, sous prétexte qu'il est fasciste.

Il est ainsi démontré que si monsieur Jules Marie Canneel est un imbécile, ce qui ne fait de doute pour personne, il y a encore, malgré lui, quelques humoristes intelligents.

Ce sont les démissionnaires

G. N.

Des raisons d'économie, ainsi que l'embouteillage provoqué à l'imprimerie par le congé de la Pentecôte, nous obligent de paraître cette semaine sur 4 pages.

Les patrons philanthropes

— Il faut être humain, mon cher. Nous attendrons que les victimes soient enterrées avant de diminuer leurs camarades...

Les obsèques d'Hubert Krains

M. Lippens était occupé

Je ne sais s'il est un pays où les valeurs essentielles de l'intelligence sont tenues en semblable mépris qu'en cette Belgique, terre de boutiquiers, d'agioteurs et de fonctionnaires.

On a voulu nous faire croire que tout avait bien changé depuis le silence ignominieux contre lequel se débattaient Decoster, Lemonnier et Eekhoud. On a voulu nous faire croire que l'écrivain était honoré parce que nous avions, aujourd'hui, une Académie des Lettres et que quelques ministres dans tels de leurs discours calamiteux avaient rendu hommage à l'art et aux artistes.

Foutaise, tout cela. Eekhoud est mort dans l'isolement, assassiné savamment par la lâcheté et la bêtise ambiante, Baillon est mort de faim. Horace Van Offel, ne vit que grâce à un travail de forçat.

Hier, Hubert Krains mourait dans les conditions tragiques que l'on connaît. Sans doute, il mangeait chaque jour à sa faim, lui qui jouissait d'une retraite d'ancien fonctionnaire aux P. T. T.; sans doute, comme son art ne s'était jamais risqué jusqu'au subversif, n'avait-on été envers lui jusqu'à la persécution.

Mais voici le maître terrassé et c'est pour lors qu'on a pu constater, une fois de plus, que rien n'est changé et qu'en ce pays, l'écrivain — fût-il de premier rang — tient moins de place que le colombophile, l'accordéoniste ou le chef de bureau.

Alors que M. Van Cauwelaert ministre des P. T. T., assistait aux obsèques de l'ancien fonctionnaire zélé, on cherchait en vain, derrière cette bierre, la silhouette du ministre que, par Dieu sait quelle mauvaise plaisanterie, le sort a envoyé aux Beaux-Arts. Ni le ministre, ni un représentant de son département n'assistait aux obsèques d'Hubert Krains, académicien et président de l'Association des écrivains de Belgique.

Pouvait-on mieux signifier que si l'ancien directeur des postes, Krains, autorisait la démarche d'un ministre, l'écrivain de talent, le probe serviteur des Lettres, Hubert Krains, ne méritait semblable honneur et qu'il eût été paradoxal de voir le grand M. Lippens venir saluer cette dépouille grande?

Je vous le dis, ce n'est point un effet du hasard si le département des Arts et des Sciences est confié à ce hobereau inculte qui se tape les cuisses devant les œuvres poignantes de Modigliani; qui lors d'une récente exposition de peintres belges (tous défunts depuis pas mal d'années) exigeait qu'on lui présentât Hippolyte Boulanger, De Greef et Navez... Ce n'est point effet du hasard si ce ministre qui s'intéresse plus particulièrement aux matchs de foot-ball, à la boxe et aux courses hippiques, dont la compétence relève surtout de l'administration des sociétés coloniales, est chargé du département de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Ce ministre est fort bien à sa place dans un pays régi par des financiers et des marchands de ferraille; le mépris qu'il manifeste en toute occasion pour ce qui touche aux arts et aux lettres correspond fort exactement aux sentiments mercantiles d'une nation qui témoigna toujours autant de respect au politicien enrichi que d'ironique pitié à l'artiste pauvre.

Mil ZANKIN.

Le match Nuyten-Devèze

Reportons-nous, si vous le voulez bien, aux environs de l'An de grâce Mil huit cent nonante, ce qui ne nous rajeunit pas.

A cette époque, Monsieur Nuyen, actuellement chef d'état-major général de l'Armée Belge, passait, frais émoulu, sa thèse à l'Ecole Militaire.

Il préconisa, en cas de guerre, le retrait de nos troupes sur l'Yser et l'inondation de la région environnante. Le jeune Nuyten fut à cette occasion copieusement mis en boîte par les compétences de l'époque et sa conception de la Défense Nationale amplement critiquée.

Ce fait et fort peu connu. Il nous fut révélé à son lit de mort par un intime du général Nuyten. Je suis aujourd'hui en mesure de le révéler aux lecteurs du *Rouge et Noir*, grâce aux excellents rapports que j'entretiens avec l'état-major, en raison de l'intérêt que je porte aux choses militaires. Et en complément aux deux derniers articles de Pierre Fontaine.

En 1914, commandant attaché à l'état-major de la VI^e^ division d'armée, le sieur Nuyten vit les événements lui donner raison.

En 1934, il persiste dans sa tactique, d'accord avec le Roi, l'état-major et la Cour, envers et contre mon ami Devèze, ministre de la Défense Nationale, et son régiment fantôme, le 14^e^ de ligne.

On a vaguement l'impression que ce n'est pas le ministre qui aura le dernier mot.

Napoléon I^er^, auquel Albert Devèze se compare volontiers, a dit quelque part que « du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. »

Notre Devèze national s'obstine à faire ce pas.

En arrière.

Atteignant le sublime, dans le ridicule seulement.

Léo CAMPION.

LA POESIE

A quel prix ?

Nous recevons l'information suivante :

« Les Editions La Bourdonnais qui sont » décidées à se consacrer plus particulièrement à la poésie projettent la publication d'une anthologie qu'elles établiront » d'une manière aussi complète que possible. » En effet, tous les poètes de langue française sans distinction de nationalité ou » d'école y auront leur place. Cette anthologie comportera autant de volumes qu'il » sera nécessaire. Nous croyons savoir que » jamais ouvrage de pareille importance » n'a été consacré à la poésie. Pour de » plus amples renseignements, s'adresser : » Editions La Bourdonnais, 60, avenue de » La Bourdonnais, Paris 7^e^. »

On se rend compte immédiatement de l'inconscience d'un tel projet : vouloir grouper *tous* les poètes de langue française! On imagine ce que cela peut donner, d'autant plus que les bons poètes n'auront garde de répondre à cette invitation et qu'ainsi les seuls qu'on publiera seront de médiocres rimailleurs.

Sans compter, nous en sommes convaincus, qu'on leur fela payer tant la page pour imprimer leurs œuvres.

Peut-on connaître le tarif?

SPA MONOPOLE

Source de la Reine

DISQUE ROUGE

C'est l'alimentation, l'excès de travail, les tracas, en un mot la vie elle-même, qui encrassent nos organes.

L'Eau de la Reine — non gazeuse — prise à jeun et aux repas, les nettoie, les remet en bon état de fonctionnement et les empêche de vieillir.

LA MORT DU ROMAN ?

Emil Ludwig, ami du paradoxe

PAR RENÉ GOLSTEIN

Ce sont les êtres dont nous attendons beaucoup qui nous déçoivent souvent le plus fortement.

Nous savions depuis un certain temps déjà, qu'Emil Ludwig nous avait séduits par de brillantes qualités, mais que ses œuvres n'auraient jamais cette résonance particulière que donne la création authentique. Pourtant, l'essayiste est d'envergure ; l'auteur nous apparaît si curieux de tout, si avide de comprendre les activités de notre temps.

Or, voici que Ludwig, dans un article de « Marianne », intitulé « Pourquoi je ne lis pas de romans », révèle à la fois des conceptions assez mesquines qui nous surprennent de sa part, unies à une fatuité dont il nous a déjà donné quelques témoignages.

Il nous importe assurément fort peu d'apprendre qu'en dix ans, Ludwig n'a lu que deux ou trois romans. Ce n'est certes pas ainsi qu'il se singularisera. Je crois bien me rappeler que Valéry, lui aussi, ne lit que rarement des œuvres d'imagination. N'a-t-il pas dit que l'art du romancier lui était un art presque inconcevable ? En tout cas, il n'a pas de mépris pour cette forme de littérature et, s'il en avait, il nous donnerait de valables raisons de son attitude.

Ludwig, lui, croit avoir porté des coups effroyables au roman, et il en est heureux.

Qui, se demande-t-il d'abord, lit encore des romans ? C'est bien simple. Il y a, en premier lieu, les fabricants de romans.

Ceux-là, d'après lui, lisent par intérêt personnel. Ils veulent comparer la marchandise des autres avec la leur.

Reconnaissons que ce ne sont pas là les termes dont se sert Ludwig, mais en les employant, nous ne trahissons certes pas sa pensée.

Les autres personnes qui lisent des romans sont celles qui n'ont rien à faire ou qui, en tout cas, ont une activité qui leur laisse des loisirs intacts. Il s'agit, en fait, des êtres qui n'ont pas un travail créateur, personnel. Ils peuvent jouir de leurs loisirs, sans avoir l'esprit absorbé, comme celui de Ludwig, par la conception d'un « Napoléon », d'un « Guillaume II », d'un « Jésus-Christ », par la préparation d'une étude qui se rapporte tantôt à l'histoire ancienne, tantôt à la période contemporaine.

Au fond, Ludwig estime que le roman constitue une pâture qui convient spécialement aux femmes sentimentales et désœuvrées, qui lisent « pour trouver des excuses à leurs faiblesses ou des justifications à leurs singularités ».

Ludwig, qui est persuadé qu'il a une tâche importante à remplir sur cette terre et qu'il ne peut perdre aucun des instants que le bon Dieu a bien voulu lui accorder, ne sera donc jamais compris parmi les lecteurs de n'importe quel roman contemporain, fût-il de Proust, de Mauriac, de Thomas Mann, de Wasserman, de Lawrence, de Gide, de James Joyce.

Il pourrait se dispenser de se justifier, en nous servant une série de raisons dont quelques-unes sont, pour le moins, cocasses.

Ludwig ne lit pas de romans, parce qu'il n'en a pas le temps. Ecrire et lire, c'est trop, déclare-t-il. Vous entendez bien ! Tous ceux qui créent une œuvre quelconque doivent renoncer à lire des œuvres d'imagination, sinon, quoi qu'ils fassent, ils ne seront que des amateurs, des gens qui accomplissent une tâche imparfaite.

Il me paraît que Ludwig a pris son cas particulier pour le cas habituel, normal : tout le monde devrait lui ressembler.

Mais écoutez ses autres raisons. Il se refuse à lire des romans contemporains parce que, si chaque année, il y a bien, par le monde, un roman qui dépasse en valeur le fait réel, il faudrait avoir le moyen de le découvrir, sans être obligé de lire une foule de romans insipides.

Si Ludwig avait l'humilité de s'en rapporter, avec toutes les réserves qu'il voudrait, à l'avis de certains critiques actuels, il pourrait assurément, sans trop gaspiller d'un temps si précieux, prendre contact avec des œuvres marquantes.

De toute façon, Ludwig compte-t-il pour rien l'intérêt que l'on peut porter aux recherches des artistes, à la découverte, parmi tant d'objets clinquants ou de formes bizarres, de l'œuvre de prix ?

N'entrez plus, Ludwig, dans une salle d'exposition de tableaux d'aujourd'hui ; n'allez plus à un concert de musique moderne. Il vous faut toujours d'authentiques chefs-d'œuvre. Et laissez-nous dire à nos lecteurs : Ne lisez pas le « Napoléon » de Ludwig ni n'importe quel autre ouvrage de lui ; vous risqueriez de perdre votre temps. Attendez un ou deux siècles, si Dieu vous prête vie ! Dans un siècle, la renommée publique ou un décret gouvernemental, ou encore de bons historiens auront décidé si les œuvres d'Emil Ludwig valent la peine d'être lues ou si elles doivent être reléguées dans la fosse commune destinée aux livres qui sont sans destin.

Cent œuvres ont pour nous, aujourd'hui, par quelque côté, un intérêt certain. Les générations qui nous suivront ne comprendront sans doute pas ce qui, en elles, nous séduisait. pas plus que nous ne comprenons tout à fait pourquoi, au grand siècle, quantité d'auteurs dramatiques étaient plus prisés que Racine et, plus près de nous, pourquoi Stendhal ne connut pas de son vivant un éclatant succès.

Il ne faut pas avoir peur de perdre son temps et d'avoir à ses murs des tableaux qui ne seront jamais des pièces de musée.

Ludwig affirme que ceux qui lisent les romans d'aujourd'hui n'ont pas lu beaucoup Homère, Dante ou Goethe. Pour lui, il vaut mieux remonter aux sources de la littérature, écouter « le plus grand esprit, plutôt que l'esprit d'aujourd'hui » ! Comme si la lecture des sources de la littérature (je n'aime pas beaucoup cette expression dont se sert Ludwig) empêchait la lecture des contemporains.

En réalité, Ludwig est un orgueilleux. Il veut être sûr de ne se rencontrer qu'avec des esprits supérieurs. Il est comme ces fins gourmets qui ne consentiraient à boire que des vins de grande marque, quand bien même on leur affirmerait qu'ils peuvent en toute confiance déguster un vin excellent, mais qu'ils ne connaissent pas.

Il manque de la plus légitime curiosité ; il est privé de la plus passionnante des découvertes. En face d'une œuvre actuelle, qu'elle soit un roman, un tableau, une composition musicale, il ne se demandera pas, comme un collectionneur en face d'un objet curieux qu'il vient de trouver : vaut-il cent mille ou cent francs ?

Et ceci nous amène à rencontrer la dernière et la plus mauvaise raison que Ludwig nous donne pour justifier son dédain du roman : il a rarement appris dans les livres autant que dans « la vie, les jardins, la nature, la rue. Les romans ne sont rien pour des auteurs dont le cerveau travaille toujours plus avant, jusque dans le rêve. »

Encore que cette dernière phrase soit plus pompeuse que chargée de sens, la pensée de l'auteur n'en est pas moins assez claire. Il réclame des œuvres qui augmentent ses connaissances, qui ne soient pas gratuites. Il est contre l'enseignement livresque. Vivent la nature, les jardins, la rue !

Nous sommes bien d'accord. Mais tous les arts ne seront-ils pas condamnés, en vertu de ces conceptions ludwigiennes ?

On ne vit pas uniquement pour apprendre. On ne doit pas se demander si l'on aprendra plus en se promenant dans un jardin qu'en écoutant une symphonie. Pas plus qu'on ne songe à comparer les sensations que l'on ressant en étudiant l'anatomie avec celles de l'amour. C'est autre chose, voilà tout.

On peut éprouver en soi certains enrichissements, sans se sentir pour cela plus chargé de connaissances.

Ludwig aurait-il donc du roman, aussi bien que de l'art en général, une conception si étroite, si mesquine, ou bien a-t-il voulu faire du paradoxe ? Quoi qu'il en soit, le roman a subi déjà des attaques plus sérieuses, plus redoutables que celles de Ludwig. Que les femmes sensibles et les gens désœuvrés soient sans inquiétude : ce n'est pas demain que l'on annoncera la mort du roman.

René GOLSTEIN.

P.H. SPAAK

l'excommunié ?

On sait que depuis pas mal de temps, on accuse d'hérésie le député P.-H. Spaak et ceux qui le suivent. Lors du fameux scandale de la Banque Belge du Travail, le journal de P.-H. Spaak n'a pas estimé, comme le « Peuple », qu'il fallait féliciter les socialistes-banquiers... Dès lors, le conflit est entré dans sa phase aiguë...

Mercredi dernier, le Conseil Général du P. O. B. a terminé le débat sur la discipline et a voté une motion de blâme très dure contre l' « Action Socialiste ».

Que vont faire les nombreux socialistes de gauche groupés autour de ce journal. Dès cette semaine, l' « Action Socialiste » répond au Conseil Général en ces termes :

Plus haut que le Conseil Général, il y a le Congrès.

Au-dessus de nos juges d'un jour, il y a le prolétariat.

C'est au Congrès du Parti, c'est aux masses ouvrières que nous faisons appel...

A bas le réformisme. A bas la politique d'intégration, de capitulation, du moindre mal.

Allons-nous vers une scission en Belgique ?

Les fonctionnaires du P. O. B., les prébendiers et les arrivés du socialisme vont-ils chasser du Parti tous ceux qui en ont assez des socialistes exploiteurs de nègres, des socialistes patriotards, des socialistes banquiers et actionnaires ?

Dans ce cas, tant mieux. Mieux vaut un divorce honnête qu'un collage équivoque et compromettant.

Un nouveau cas d'objection de conscience

Une journal flamand vient de rendre publique la lettre adressée par un jeune séminariste, Auguste Van Humbeek, qui depuis le 29 octobre 1932 a informé le ministre de sa décision de se soustraire à toute obligation militaire.

Parmi les raisons que donne A. Van Humbeek, citons celle-ci :

C'est une conviction profonde que toute armée, dans la société actuelle, n'est qu'une force mise au service de l'impérialisme capitaliste, que les forces armées restent un constant obstacle à toute possibilité de paix mondiale...

Confirmant son geste de 1932, A. Van Humbeek — qui a dû quitter le séminaire pour ce motif — a renvoyé son livret militaire au ministre, il y a quelque jours.

Il y a peu, M. Poullet, représentant de la droite catholique, faisait des déclarations d'attachement à la paix et à la neutralité de la Belgique. Si ses intentions sont réelles, n'en donnerait-il la meilleure preuve en refusant de laisser poursuivre Van Humbeek et en libérant tous les objecteurs de conscience emprisonnés ?

AMIS du Rouge et Noir

Samedi soir, 26 mai
MAISON DES ARTISTES
Grand'Place, 19

LA POESIE REVOLUTIONNAIRE

Conférence par
Charles PLISNIER

Lecture de poèmes par
les RENAUDINS

(Voir programme en page 4)

NOUVELLE

La chose est écrite

Quand Monsieur Pastèque — après avoir relu six fois la lettre qu'il avait devant lui — eut la certitude qu'il était cocu, il ne manda pas Madame Pastèque, il ne prit pas un bâton pour châtier l'infidèle, il ne lança pas à tous les échos une horde de gros mots (comme font les gens naïfs pour prouver qu'ils sont en colère) et il ne s'écria même pas comme au théâtre : « Je le suis! » Non, quand M. Pastèque eut la certitude qu'il était cocu, simplement, il se passa la main sur le front (cela était bien naturel) et il se demanda comment la chose était possible.

Eugénie avait toujours été bonne, douce et réservée. Toutes les qualités morales, toutes les vertus domestiques, elle les pratiquait avec bonheur. Bonne, elle entourait son vieux mari d'attentions particulières, elle ne laissait aucune occasion de lui être agréable. Douce, elle n'était pas de ces amoureuses toujours insatisfaites dont on rêve à vingt ans. Et M. Pastèque se rappelait avec émotion les soirs où Eugénie, lui passant la main sur un front moite, disait doucement : « Tu sais, je ne tiens pas tant que ça à la chose. »

Cette femme vivait sans passion, sans besoins, sans désirs. Et elle était heureuse. Et lui, M. Pastèque, était heureux de la savoir heureuse.

Leur vie s'écoulait lente et comblée, Il n'était place dans leur intimité pour nulle joie nouvelle. Tout était ordonné.

Et c'est pourquoi, quand M. Pastèque eut la certitude d'être cocu, il évoqua tout cela, tout ce bonheur tranquille et il se demanda, à nouveau, comment la chose était possible. « Cela se peut-il? », bafouillait M. Pastèque, « cela se peut-il? »

Pas un cadeau rêvé ne lui avait été, la moindre fois, refusé. M. Pastèque, la veille encore, lui avait acheté un Bouddha ridicule avec un ventre tout doré, parce qu'elle avait énoncé en le désignant à une vitrine : « Ce petit bonhomme est amusant ». Elle avait son auto, comme il se doit. La T. S. F. était dans son hôtel. Alors?

Alors! alors! « Récapitulons », pensa M. Pastèque.

Donc M. Pastèque était cocu; la chose était des plus certaine. mais le vexant de cette aventure était le choix sans saveur qu'avait fait Eugénie. La lettre était précise : un homme sans fortune et sans esprit (de cela M. Pastèque voulait bien ne pas tenir rigueur parce qu'il pensait avec raison que l'esprit ou la richesse ne sont pas des éléments indispensables à l'amour) mais c'était aussi un homme moins beau que M. Pastèque, ainsi qu'il arrive fréquemment, et de ceci M. Pastèque prenait ombrage. Qu'elle eût choisi un rose Adonis aux lèvres nettes, au torse fin, mon Dieu! M. Pastèque l'eût sans doute pardonné et peut-être aussi, sait-on? toléré; mais qu'elle ait fait choix d'une sorte de mal bâti à peine civilisé, cela était — pour M. Pastèque — soudain la révélation d'encore un de ces mystères afférents à l'amour, cela était comme une sorte de raffinement dans la trahison, cela était une injure gratuite, supplémentaire, cynique, lancée à la face du mari confondu, et, à tout prendre, la faute ainsi conçue devenait du vice.

M. Pastèque, ayant pensé tout cela, ne parvenait plus à rien comprendre au singulier malheur qui le frappait parce que M. Pastèque fût de ces gens qui croient avoir tout compris aux femmes, depuis que l'une d'entre elles lui avait quelques fois juré qu'elle l'adorait. Savait-il pas, M. Pastèque, qu'une femme bien née a plus de cœur que pour un seul amour?

Non. M. Pastèque ignorait tant de choses subtiles, mais simplement il eut, un soir, la certitude qu'il était cocu. Alors, il n'alla pas, ce mari désabusé, brailler son infortune; à M. le Commissaire il ne fit nulle visite; il ne changea rien à son amour mais, secrètement, humblement, dans son cœur ulcéré, dans son petit cerveau d'homme trahi, il y eut le regret de ne pouvoir trouver pourquoi sa très bonne Eugénie avait agi ainsi.

Et M. Pastèque, ce soir-là, fut admirable, et délicat car, n'ayant rien trouvé qui justifiât son accident, il pensa comme les gens simples et sans malice : « Je suis cocu, la chose est entendue. Il n'y a à cela aucune raison. Mais puisque cela est, c'est que la chose était écrite ».

Et il relut la lettre si précise où, oui, vraiment, la chose était écrite.

René LEDUC.

LE CINÉMA

L'homme Invisible

Texte et illustrations de Léo Campion

J'ai connu jadis une grande actrice qui avait — disait-elle — beaucoup de talent; mais un grand défaut, pour autant que ce soit un défaut : elle était très paresseuse. Aussi pour concilier sa paresse et sa qualité d'artiste, elle s'était spécialisée dans le rôle de « l'Arlésienne », dans le drame lyrique du même nom. Chacun sait, en effet, que l'arlésienne, héroïne de la pièce, ne paraît en scène dans aucun des trois actes. On en parle toujours, mais on ne la voit jamais.

Je m'attendais à semblable cas en allant visionner *L'Homme Invisible*.

Je m'étais trompé dans mes prévisions, car l'homme invisible n'est invisible que nu. Et les nécessités du scénario, la température et d'autres raisons lui interdisent une nudité chronique.

Pour se rendre artificiellement visible, l'homme invisible — *invisibilis homo* — outre qu'il porte un costume comme vous et moi, entoure son visage de bandelettes et met des gants.

Quand il se déshabille, on le voit d'abord enlever les bandelettes qui semblent entourer sa tête et qui, visuellement, n'entourent que le vide qu'elles révèlent en se déroulant.

C'est alors un homme sans tête qui continue à se dévêtir, et bientôt une simple chemise, maniant ses bras sans mains, se promène toute seule à travers la pièce, passant devant, puis derrière la table et les chaises qui la garnissent.

On comprend alors pourquoi « chemise » se traduit en argot par « bannière ».

Il ne manque pas d'autres scènes du plus curieux effet.

L'homme invisible fait du vélo; c'est-à-dire que l'on voit une bicyclette qui roule toute seule, au grand effarement de la population.

Il prend place dans un fauteuil. Celui-ci accuse le creux de son séant, tandis qu'une cigarette se promène dans le vide, au hasard des gestes de la main.

Il est paré d'un pantalon. C'est-à-dire que le dit pantalon se promène en chantant le long de la route.

J'ignore comment, techniquement, les metteurs en scène ont réalisé tout ceci qui est assez effarant et plutôt inattendu. Je constate simplement que c'est très bien. Notamment, une scène où l'homme invisible marche dans la neige, y marquant ses pas à chaque enjambée, est splendide.

Je me suis personnellement délecté des blagues que fait aux flics celui qu'ils pourchassent et ne voient pas.

L'un, aux aguets, reçoit une gifle; un autre, un coup de pied au derrière qui tombe du ciel (c'est le coup de pied qui tombe du ciel; pas le derrière).

Ces petites plaisanteries se corsent, et la mise en boîte confine à la mise en bierre, lorsqu'un inspecteur de police est étranglé sans que l'on voit — ni lui non plus — l'étrangleur.

Bref, on rigole.

Un excellent film, soigné, étrange, typique, tempéré dans ce qu'il aurait d'hallucinant par ce qu'il a d'amusant. Un scénario d'un intérêt soutenu.

Un film qui, en trois mots, sort de l'ordinaire.

Léo CAMPION.

STUDIO
PALAIS DES BEAUX-ARTS
GRANDE SALLE GRISE

L'Homme Invisible
de G.-W. WELLS
PRODUCTION UNIVERSAL-FILM.

Assistez aux débuts de séances !
Vous serez certains de ne pas attendre.

PERMANENT
Séances à 2, 4, 6, 8 et 10 heures

A la Monnaie

Mercredi 23 mai, *La Traviata, Coppélia* (2e acte). — Jeudi 24, *La Walkyrie*. — Vendredi 25, *Hérodiade*. — Samedi 26, *Siegfried*. — Dimanche 27, en matinée, *Esclarmonde;* en soirée, *Mârouf, Savetier du Caire*. — Lundi 28, *Cavalleria Rusticana, Paillasse, Tagl. ch. Musette*. — Mardi 29, *Mignon*. — Mercredi 30, *Sigurd*. — Jeudi 31, *Werther, Myosotis*.

La mort d'Hubert Krains

La dernière page...

La mort tragique d'Hubert Krains nous a incité à relire cette œuvre première qu'est le *Pain Noir* dont notre collaborateur H.-V. Crouzy nous a entretenu la semaine dernière.

Et c'est avec quelque émotion que nous avons relu ainsi la dernière page du livre, page qui offre une telle coïncidence avec la mort de l'écrivain même, broyé, comme on le sait, sous les roues d'un train.

Voici cette page :

Trois quarts d'heure plus tard, le dernier train arriva.

Lorsqu'il eut atteint le signal, il siffla d'une façon stridente. Des voyageurs, inquiets, se précipitèrent aux portières. A la gare, ils remarquèrent de l'agitation parmi les employés. Quelques-uns parlaient d'un air affolé; d'autres examinaient les roues des wagons; d'autres couraient avec des lanternes du côté du signal.

Un voyageur, qui s'était penché au dehors pour se renseigner, se retourna vers ses compagnons :

— Je crois, dit-il, que nous avons écrasé quelqu'un.

Une femme poussa un cri :

— Mon Dieu!

Quelques instants après, le même homme, qui avait de nouveau mis la tête à la portière, se rassit en disant :

— Il paraît que c'est un vieillard.

A ce moment, le chef de gare fit un signe au mécanicien. Un coup de sifflet retentit et le train recommença à rouler dans la nuit étoilée...

Ainsi donc finit le meilleur livre d'Hubert Krains. Ainsi devait finir sa vie.

Versez au C. C. P.
2883.74
la somme de
25 francs
et vous serez
abonné au
"Rouge et Noir"
jusqu'à fin 1934

CARREFOUR
5, PLACE MADOU, 5

PROGRAMME EXTRAORDINAIRE
L'ennemi dans le Sang
Grande étude de mœurs

Grande DIMINUTION du prix des places
3, 4, 5 et 6 francs.

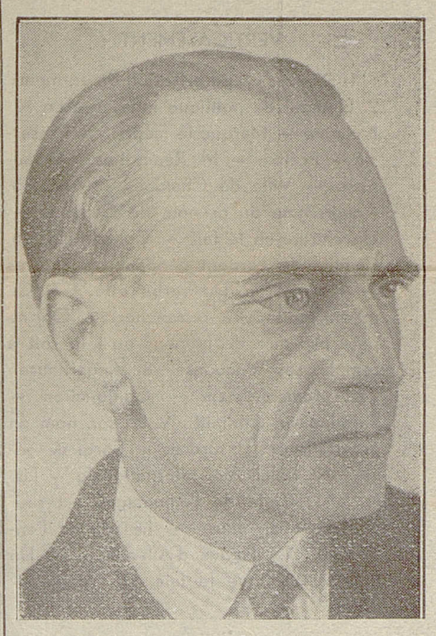
A.-H. BOLYN 75, rue Van Aa, XL.

LE PRIX POPULISTE

Marie GEVERS

qui vient d'obtenir à Paris le prix populiste pour son dernier roman : « Madame Orpha ou La Sérénade de Mai ». Marie Gevers, qu'on a lue déjà dans ce journal, avait publié précédemment plusieurs recueils de poèmes dont l'un : « Brabançonnes à travers les arbres », lui avait valu déjà le Prix du Centenaire. Le livre couronné est un roman rural dont l'action, très simple, se déroule dans la campagne anversoise et semble influencée par l'art très curieux des romanciers anglais, en particulier D. H. Lawrence, dont l'œuvre nous paraissait se rattacher davantage au naturalisme qu'au populisme... Trois voix s'étaient portées, jusqu'au dernier tour de scrutin, sur le nom de Pierre Hubermont, fréquemment cité à l'occasion de ce prix.

Le Prix Triennal de Littérature



Franz HELLENS

qui vient de se voir décerner, ainsi que nous l'avons annoncé, le prix triennal de littérature française. On connaît l'œuvre de Franz Hellens dont nous avons parlé maintes fois sans attendre cette consécration officielle qui nous réjouit vivement. Le jury s'est honoré en choisissant cet écrivain d'un talent parfait et qui pousse si loin l'indépendance, qu'il refusa naguère d'entrer dans notre académie.

LES IDÉES ET LES LIVRES

A propos du Pain Quotidien

Une lettre de Francis André

Le feuilleton dans lequel je rendais compte du Pain Quotidien *d'Henri Poulaille (25 avril 1934) parait avoir alarmé quelques-uns de ceux-mêmes que je tiens pour mes amis.*

Voici ce que le poète paysan Francis André nous écrit à ce sujet :

Parlant de Henri Poulaille et de son œuvre prolétarienne, Plisnier écrit :

« On a déjà vu si bien, qu'à la suite de cet animateur, toute une cohorte s'est engagée et d'abord les Remy, les Gâchon, les Peisson, les Reboul, les Francis André, dont les livres déjà, sont les signes d'un art en pleine éclosion ; vingt autres de moins grande taille, mais pleins de mérite, dont les noms se pressent sous ma plume, Rose Combe, Joseph Voisin, Bontoux-Maurel, Hisquin, Léon Gerbe, Pierre Hubermont, Lucien Bourgeois, que sais-je ? »

Pourquoi cette distinction, Plisnier ? Pourquoi ce sectionnement d'une équipe littéraire homogène quant à l'esprit et à la position sur le terrain social ? Petite ou grande taille, qu'est-ce que cela signifie ? Les valeurs spirituelles ne se mesurent pas au centimètre. On est humain et puis c'est tout. On besogne ensemble pour la bonne cause. L'un apporte sa foi, l'autre sa sensibilité, un autre sa force de combat. Nous sommes solidaires, et il n'est pas question entre nous de plus petit ou de plus grand.

Question d'appréciation personnelle, me diras-tu. Il se peut. Mais je pense qu'au temps où nous sommes, il est salutaire parfois de surveiller ses sentiments dont l'extériorisation risquerait de froisser des susceptibilités, de provoquer des dissensions là où la cohésion et l'unité d'action sont avant tout néeessaires.

Ce n'est pas lui-même que Francis André défend en traçant ces lignes. Placé par moi au premier rang de ceux qui défendent et illustrent aujourd'hui la Littérature Prolétarienne, son mouvement est d'autant plus noble. Et cet hommage doit lui être rendu.

Autre chose est de savoir si sa position est juste. Je ne le pense pas. Et je m'en explique.

Car enfin, quel est le rôle du critique?

Ce qu'on attend de lui, n'est-ce point tout justement qu'il fasse un choix dans l'immense production littéraire, — ou pour mieux dire : une sélection? Peut-il, sans risquer de trahir la confiance de ceux qui veulent bien le suivre, faire passer le sentiment au-dessus de la vérité et, soumettant en lui l'observateur et le juge au partisan, défendre en bloc *tout un groupe de créateurs, quelles que soient entre eux les différences de talent ou de génie? Ne pourrait-on le blâmer à bon droit s'il manquait à ce devoir élémentaire, l'accuser de se dérober à la tâche qu'il a acceptée, lui signifier, en somme, qu'il ne fait rien d'utile si, au risque de se montrer cruel envers des hommes qu'il aime bien, il ne dit pas tout ce qu'il pense? En un mot, sa mission principale n'est-elle point d'établir une hiérarchie des valeurs?*

C'est ce que j'ai fait.

J'ai dit qu'Henri Poulaille m'apparaissait comme l'initiateur, le promoteur, l'animateur du mouvement de la Littérature prolétarienne. Je le maintiens. Et Francis André, là-dessus ne pourrait ni ne voudrait me contredire. Je me borne d'ailleurs en cela à constater un fait *de l'histoire littéraire.*

Ce fait constaté et pour mesurer l'étendue de l'action d'Henri Poulaille, je dresse la liste déjà longue des meilleurs parmi ceux qui se sont engagés à sa suite.

Je crois l'avoir fait de manière mesurée et prudente, soucieux de ne blesser personne, soucieux surtout d'exprimer mon opinion tout entière.

Petite ou grande taille, Francis André, cela signifie beaucoup. Pour prendre un exemple dans une époque dont le souvenir n'éveille plus aucune passion, comment juges-tu le critique qui mettait dans le même plan, et sous prétexte que tous appartenaient au mouvement romantique, Brizeux et Lamartine, les frères Deschamps et Vigny? Et dis-moi : les lecteurs de ce critique n'étaient-ils point trompés?

On ne mesure pas, il est vrai, les valeurs humaines au centimètre. Et je ne fais rien de semblable, à ce que je crois. Mais on peut voir dans certaines œuvres, « les signes d'un art en pleine éclosion », dans d'autres, les écrits d'auteurs « pleins de mérite ». Et pourquoi ne dirai-je point que parmi ces écrivains mêmes dont je défends en bloc la tendance et l'effort, *certains sont de plus grande taille que d'autres. Trouverais-tu étrange que, dans la littérature bourgeoise, je juge André Gide de plus grande taille que Maurice Gauchez, Paul Claudel de plus grande taille que Maurice Rostand?*

Non. Non. Tu déplaces le problème, Francis André! Et l'amitié que tu as pour tes compagnons t'abuse.

Ta proposition serait vraie dans un groupe littéraire et pour les membres de celui-ci. Là, oui, « on besogne ensemble pour le bon combat », « l'un apporte sa foi, l'autre sa sensibilité ». Là, je serais le premier à m'insurger si l'on donnait à l'un des droits que l'on contesterait à d'autres, car là, oui, « on est solidaire » et « il n'est pas question de plus petit et de plus grand. »

Mais à ceux qui lisent, cette fraternité est étrangère. Ils doivent savoir. Ils peuvent exiger du critique qu'il leur dise : voici les grands, voici les petits.

Charles PLISNIER.

P. S. — *Plusieurs lignes ont sauté dans mon feuilleton de la semaine dernière, rendant inintelligible une partie de la critique que je consacrais à* Fontaine *de M. Charles Morgan.*

Quatrième colonne, en haut, il faut rétablir le texte comme suit :

« ...Cette aspiration à l'impossible partage de soi-même » ; et le nouveau Tristan, s'il accède à la réalisation de son nouveau désir, c'est d'une âme formée par l'étude, recrue de méditation et de pensée, et à travers l'expérience d'une contemplation semblable à celle des saints les plus cruels pour eux-mêmes.

Je ne vois dans ce livre qu'un seul trait qui puisse choquer l'esprit de ceux qui le liront avec sérénité; cette sorte de surélévation de soi-même à quoi parfois on voit monsieur Charles Morgan se complaire : fait, etc... »

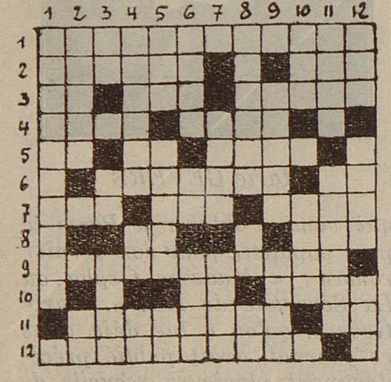
C. P.

(N° 202). 5e ANNEE, N° 20. 1 FRANC MERCREDI 23 MAI 1934

le ROUGE et le NOIR

Mots croisés

PROBLEME N° 5



HORIZONTALEMENT :

1. Un grand mal de ce temps. 2. Celui que rend périodiquement M. Jaspar ou M. de Broqueville ne se réalise pas toujours — Préjudice. 3. Phonétiquement : la ville de Huy — Adverbe de nombre — Certain policier qui porte ce nom doit s'en faire quelques-uns. 4. Chimère — Mettre sa confiance en quelqu'un. 5. Initiales du nom d'un excellent journal — Lettre grecque — Le Petit Larousse le définit comme suit : Sale, vilaine, hideuse. 6. Le propre des députés touchant leurs électeurs — A moi. 7. Action de choisir — Roi d'Israël — Ancien nom de l'Irlande. 8. En Chaldée — Camp, armée. 9. On en menace souvent l'Allemagne. 10. Initiales d'un écrivain belge du siècle dernier, auteur des « Feuillées » — Ouvrit portes et fenêtres. 11. Préparer un coup — Dans. 12. On en change souvent en France.

VERTICALEMENT :

1. D'excès ou de privation on en meurt. 2. Elément de politique intérieure en Allemagne — Marque le mépris. 3. Possessif — Préfixe — M. Rency l'est. 4. Jaunisse — Ville de Chaldée — Note. 5. Anagramme du prénom de Campion — Un chirurgien le fait — Concernant. 6. Qualité de l'argent pendant les guerres — Pronom — Du verbe être. 7. Ce qu'on renonce à retrancher — On ne peut pas dire de Lippens qu'il le soit à remplir ses fonctions. 8. Angerhausen l'est provisoirement — Conjonction — Terminaison d'infinitf. 9. En son nom on provoque des désordres — Sorte de génie. 10. Balançoire internationale — Liste. 11. Celle de l'Allemagne est souvent mise en cause — Le régime l'engendre. 12. Fleuve d'Allemagne — Un homme politique le fait sans rougir — Bêta.

SOLUTION DU PROBLEME N° 4

A	R	I	S	T	O	C	R	A	T	E	
N	E	U	T	R	A	L	I	S	E	R	
G	E	L	E	■	T	E	S	T	A	S	
E	D	E	N	■	E	P	■	E	■	E	
R	I	■	T	U	S	S	O	R	■	■	
H	F	■	O	S	■	Y	■	■	O	B	
A	I	■	A	A	N	D	O	N	■	L	
U	A	■	■	■	A	R	C	■	R	E	
S	T	U	P	I	D	E	■	O	■	S	
E	■	V	U	■	A	■	U	■	S	■	
N	O	E	■	F	R	O	T	■	S	I	

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

Lisez
Magie du Capitalisme
par A.-C. AYGUESPARSE
PRIX : 10 Francs.

Le Plan du Travail
Plan économique pour la Belgique
par Henri DE MAN
PRIX : 5 Francs.

Les Amis du Rouge et Noir

Séance publique

Les AMIS DU ROUGE ET NOIR donneront une séance samedi prochain, 26 mai, dans la salle des fêtes de la Maison des Artistes, 19, Grand'Place. On trouvera le programme détaillé de cette conférence ci-dessous.

Rappeolns que les membres des groupements d'AMIS DU ROUGE ET NOIR ont droit à l'entrée gratuite à toutes les soirées organisées au cours de l'année.

Les cartes de membres des AMIS DU ROUGE ET NOIR pourront être retirées à l'entrée de la salle.

COTISATION

Une cotisation annuelle de 10 francs minimum est prévue.

Les chômeurs qui s'engagent à fournir un travail effectif ne paient pas de cotisation.

Samedi prochain, 26 mai, à 20 h. 30 :

En la salle des fêtes de
LA MAISON DES ARTISTES
19, Grand'Place.
Séance consacrée à

La poésie révolutionnaire

Conférence par
CHARLES PLISNER

Des poèmes français, allemands, anglais, américains, russes, etc. seront lus par les *Renaudins :*

Germaine ROLLAND, Françoise MICHEL, Suzanne PETREL, Marie-Madeleine HERDIES, Fernand ABS, Jean-Pierre REUTER, Maurice WERRY et

Mme MADELEINE RENAUD

Entrée générale : 3 francs.
Entrée gratuite pour les Amis du Rouge et Noir.

Les députés à la lanterne

Donc huit membres de la Légion Nationale, s'en sont allés troubler une séance de la Chambre. Ils ont jeté des papillons, ont crié « Les députés à la lanterne », après quoi ils se sont laissés gentiment et démocratiquement arrêter et conduire en prison.

On peut trouver le geste fort crâne, on peut plaindre de jeunes hommes qui s'exposent à être sévèrement châtiés ; on ne peut cependant laisser de souligner combien un tel incident est symptomatique de l'audace dont le fascisme belge fait montre ces derniers temps.

Une question mérite d'être posée : cette audace n'est-elle pas justifiée par les appuis puissants que rencontrent les nationalistes et les prophètes de l'huile de ricin, dans divers milieux riches et influents ? Cette question est d'autant plus opportune quand on sait que la *Légion Nationale* achète des bâtiments et ouvre des locaux dans les principales villes du pays, paye et nourrit des mercenaires, édite de nombreux imprimés distribués gratuitement. D'où vient l'argent indispensable à de semblables entreprises ?

C'est dans ce sens-là que l'enquête doit porter. Que soient frappés ceux qui agissent dans l'ombre et non point les quelques irresponsables qui ont injurié des parlementaires qui — en ce moment — font d'ailleurs une triste besogne. Qu'on recherche, dans la coulisse, les financiers et les industriels qui subsidient ce mouvement de la Légion Nationale et qu'on les frappe, ceux-là, avec sévérité.

Inutile de dire que nous ne pouvons en espérer tant.

Le salaire du mineur...

56 morts à Pâturages

(suite de la 1re page.)

Après, rien.

Sauf qu'il y aura cinq cents chômeurs de plus et cinquante femmes inconsolables.

×

Et c'est à ces gens-là qu'on devait appliquer, ces jours-mêmes, une nouvelle réduction de salaire! Et c'est de ces gens-là que la Gazette *écrit (après la catastrophe!) le jeudi 17 mai : « Pourquoi les mineurs devraient-ils être privilégiés, si intéressants soient-ils, quand tout le monde pâtit de la crise? »*

Privilégiés!

Les mineurs gagnent trente francs par jour...

Mais il y a mieux, qui atteint au sublime dans l'inconvenance. Les patrons charbonniers réunis le même jour sortent ceci de leurs délibérations :

« Le comité de la Fédération des Associations charbonnières de Belgique, douloureusement ému par la nouvelle de la terrible catastrophe qui vient d'endeuiller la population des mines, lève sa séance en signe de deuil, après avoir décidé de reporter au 3 juin l'application de la baisse conventionnelle des salaires annoncée pour le 20 courant. »

Les salauds! Voilà ce qu'ils ont trouvé. Ne pleurez plus, compagnons, consolez-vous. Des camarades sont morts, vous ne descendrez plus dans la mine sans une nouvelle angoisse. Ça vaut quelque chose : pendant deux semaines encore on vous laissera votre salaire. Que ces quelques sous vous consolent.

Mais ce n'est pas tout. On fait appel à la charité publique, des souscriptions sont ouvertes. C'est une nouvelle indignité. Comme s'il n'appartenait pas aux Charbonnages, qui encaissent bien les bénéfices quand l'affaire est prospère, d'assurer le sort des familles sinistrées; comme si l'Etat n'avait pas à s'en charger, si les compagnies sont défaillantes. Ces hommes sont morts pour les patrons des mines et pour la collectivité : c'est à eux et à elle tout entière à intervenir et à n'en pas laisser le soin aux hasards de la charité publique.

×

Mais ce qu'il faut dire surtout, c'est que des tragédies de ce genre ne sont pas toujours imprévisibles, que l'entretien des mines laisse partout à désirer et qu'encore une fois le régime social actuel est le grand responsable de ces calamités. On m'assure que les primes d'assurances que payent les charbonnages, pour avoir le droit de se désintéresser du sort de l'ouvrier, sont d'un coût moins élevé que ce qu'il faudrait payer pour l'entretien parfait des mines. Ceci explique cela.

Voilà ce que l'émotion qui va étreindre les discoureurs officiels devrait bien ne pas leur serrer la gorge au point d'oublier de le dire.

Voilà ce qu'il faut dire non seulement aujourd'hui, mais sans cesse. Voilà ce que nous avons dit maintes fois. Et que les patrons aient retardé de quinze jours la baisse des salaires, et que Sa Majesté dans un geste touchant ait épinglé une croix d'honneur sur quelque corps calcinés, ne suffit pas à laver le régime actuel d'une aussi grande calamité, ni à garder tous les mineurs vivants dans un état de déchéance et de misère qui est une insulte à la conscience humaine.

Pierre FONTAINE.

En Yougoslavie

La torture est rétablie

UNE PROTESTATION — UN TEMOIGNAGE

L'International Comittee for Political Prisoners, à New-York, s'occupe depuis des années des prisonniers politiques en Yougoslavie. Après une enquête minutieuse, il proteste énergiquement par la lettre suivante, auprès du ministre yougoslave à Washington.

Monsieur de Ministre,

Il y a quelques jours, nous avons reçu de l'un de nos membres, M. Louis Adamic, écrivain américain bien connu, une documentation complète sur le traitement infligé de manière inhumaine que votre gouvernement fait subir aux prisonniers politiques.

M. Adamic a été en Yougoslavie pendant une année, à titre de membre de l'Institution Gugenheim. Etant originaire du pays, M. Adamic en parle parfaitement la langue et pouvait se passer d'interprète.

De son rapport, et après vérification minutieuse, nous avons acquis la certitude que les prisons yougoslaves sont les pires de toutes celles dont nous avons eu à nous occuper jusqu'à présent.

Nous protestons énergiquement contre les traitements suivants relevés sur plus de 120 emprisonnés :

a) LES TORTURES :

Dans les prisons de votre pays et pour obliger les prisonniers à avouer des faits qu'ils n'ont jamais commis ou pour accuser leurs amis ou parents, les prisonniers sont exposés couramment aux tortures que voici : introduction d'aiguilles sous les ongles, introduction de braise sous les aisselles, bastonnades sous la plante des pieds, introduction d'objets pointus sous les talons, et surtout le martyre des organes sexuels. Ce sont ces méthodes dignes de l'Inquisition qui sont également employées après la condamnation. Ce sont les traitements infligés pour le seul fait d'avoir distribué de la littérature d'opposition et d'avoir appartenu à un de ces groupements.

b) CELLULES :

Nous protestons aussi contre la détention prolongée des prisonniers dans des cellules isolées. Nous avons la certitude que le professeur docteur Jovanovitch est resté des mois entiers, plus que les lois l'autorisent, dans ces cachots. Nous savons aussi que le docteur Matchek, chef du parti paysan croate, d'une santé déjà précaire, se trouve dans des conditions d'hygiène abominables.

c) DEPORTATIONS :

D'innombrables révolutionnaires intellectuels sont déportés dans les pays infestés de malaria, en Macédoine par exemple, où, sous le prétexte de les vacciner, on leur inocule des maladies, les faisant périr ou perdre définitivement toutes forces et toute santé.

Nous protestons au nom d'une grande partie de l'opinion publique de l'Amérique, et nous nous élevons contre les traitements barbares, contre la politique et les méthodes de votre gouvernement.

Pendant que les 2,500 prisonniers politiques subissent toutes sortes de contraintes, votre gouvernement ne pourra pas compter sur la reconnaissance des peuples civilisés.

Recevez, etc...

Pour le Comité :

Roger N. BALDWIN, président.

(Suivent cinquante signatures d'hommes de science et des arts les plus célèbres des Etats-Unis, dont voici quelques-unes : W.-A. White, écrivain ; Th. Dreiser, poète ; A. Garfield, littérateur ; Sh. Anderson, écrivain ; Norman Thomas, homme politique et écrivain ; H.-E. Barnes, historien ; Ernest Boyd, critique ; Upton Sinclair, écrivain ; Eliot White, prêtre ; Edward J. Allen, professeur d'économie à l'Université de Columbia ; etc. etc.)

Tribune libre de Bruxelles
LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. *Prix d'entrée : 4 francs.*
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises.— Ouverture à 20 heures

CE SOIR

Mercredi 23 mai, à 20 h. 30 :
SEANCE EXTRAORDINAIRE

Exceptionnellement,
le débat n'aura pas lieu en la Salle des Huit Heures, mais dans le grand auditorium du
PALAIS MONDIAL
au Cinquantenaire (à droite en passant sous l'arcade).

Débat sur ce sujet :

L'affaire du Palais Mondial

Le Musée Mondial, expulsé une première fois en 1926, le sera-t-il à nouveau en 1934 ?

Quelles sont la valeur et la signification du Palais Mondial? — L'ordre d'évacuation des locaux est-il contraire aux titres du Palais Mondial et constitue-t-il un acte arbitraire? — L'extension des Musées Royaux d'Art et d'Histoire justifierait-elle le sacrifice du Palais Mondial? Y a-t-il une politique des Musées en Belgique? — L'acte du Gouvernement est-il dirigé contre l'Internationalisme, la S. D. N., le Pacifisme, la liberté intellectuelle? — Faut-il rompre avec les efforts traditionnels pour faire de Bruxelles un centre intellectuel international?

Prendront la parole :

MM. Paul OTLET, directeur du Palais Mondial;
Henri LA FONTAINE, ancien sénateur, président du Bureau international de la Paix;
Florent MORTIER, vice-président de la Société royale de Géographie, vice-président de la Société royale de Préhistoire et d'Anthropologie.

Sont également conviés :

MM. Paul Beaupain, Pierre Bourgeois, J. Capart, Jacques Crokaert, Léon Hennebicq, Henri Rolin, Marcel Schmitz, Léo van Puyvelde, William Van Remoortel.

C'est afin que le public soit juge de l'utilité du Palais Mondial que la séance aura lieu sur place et constituera, en quelque sorte, une descente sur les lieux dont la visite sera faite sous la conduite de M. Paul Otlet, huit jours avant que celui-ci et les collections qu'il a réunies n'en soient expulsées de gré ou de force !

On sait que par décision ministérielle, le Palais Mondial est tenu de déguerpir pour le 31 mai, sans que d'autres locaux ne soient mis à sa disposition. C'est donc la dernière occasion qu'on aura de visiter l'institution de M. Otlet, et de manifester ainsi si l'on est d'accord ou non avec cette mesure.

Afin de permettre la visite des collections, les portes du Palais Mondial seront ouvertes à partir de 19 h. 30.

Mercredi 30 mai, à 20 h. 30 :
Grand débat d'actualité sur :

La police et l'affaire Angerhausen

Ce débat coïncidera avec le procès de la Bande Angerhausen et consorts.

De nombreux orateurs prendront la parole. Nous en publierons la liste la semaine prochaine.

Séance du 16 mai

Tournoi d'éloquence commerciale

LE ROI DES CAMELOTS

FAUT-IL TAXER LES CAMELOTS ?

Rarement débat fut aussi spectaculaire que celui-ci, aussi original et amusant. Le public de la TRIBUNE LIBRE était invité à opérer un choix parmi six camelots choisis parmi les meilleurs, et à procéder à l'élection du roi des camelots.

Comment rendre le côté vivant de cette soirée ? La salle des « Huit Heures » transformée en place publique où évoluaient les princes du boniment, voilà spectacle peu banal.

Tous les camelots remportèrent un gros succès : M. CYRILLE vendait un produit permettant d' « allumer sa cigarette avec une betterave, une carotte, un navet » ; M. MAX (pas Adolphe) débita avec une lame de rasoir deux stères de bois ; M. PAUL vend un appareil à cravate qui permettrait à M. Terwagne de concurrencer M. Chevalier ; M. VICTOR offre gratuitement une poignée de bijoux pour la somme dérisoire de cinq francs ; M. CHARLOT vend des loupes identiques à celle dont Pasteur se servait dans son laboratoire, et Mme JEANNE offre un appareil à éplucher les légumes, grâce auquel madame peut employer les vieilles lames de rasoir de monsieur.

Finalement, ce fut M. Victor qui fut élu Roi par 201 voix, alors que son suivant immédiat, M. Cyrille, obtint 96 voix.

Signalons que la nouvelle Majesté s'empressa de réclamer une liste civile adéquate à son mérite.

Après quoi eut lieu le débat au cours duquel MM. Barbier et Boudart dénoncèrent les effets néfastes du projet de loi de M. Jennissen, qui veut que les camelots paient une taxe de 500 francs et assimile cette corporation sympathique d'honnêtes gens à une bande de malfaiteurs.

Inutile de dire que le public du ROUGE ET NOIR s'associa par ses applaudissements aux conclusions des deux orateurs.